

royaliste

BI-MENSUEL

DIRECTEUR POLITIQUE BERTRAND RENOUVIN

CIBLE

L'absurde

Votée ou non, la motion de censure déposée par l'opposition aura été le résultat d'une logique absurde qui rappelle les pires moments du régime d'Assemblée.

Voici une opposition qui pense pouvoir renverser le gouvernement mais qui, de l'aveu de M. Giscard d'Estaing, « n'est pas prête pour l'alternance ».

Voici un groupe centriste qui est favorable au principe de la Contribution sociale généralisée mais qui votera malgré tout la censure du gouvernement sur ce projet.

Voici un groupe communiste qui annonce son intention de mêler ses voix à celles de la droite, par souci de détruire, et pour montrer à ses militants qu'il est encore capable d'agir à la veille d'un congrès qui, de toutes façons, marquera une nouvelle étape dans son interminable agonie.

De droite ou d'extrême-gauche, l'opposition ne sortira pas grandie de cette censure qui n'est rien d'autre que la conjuration de diverses faiblesses.

SOCIÉTÉ

QUE CHANGER ?



PROMOTION

LES
COURONNES
DE L'EXILStéphane
Bern

Balland

NOM/Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

□ désire recevoir « *Les couronnes de l'exil* » de Stéphane Bern au prix promotionnel de 129 F franco de port.

Règlement à l'ordre de
«Royaliste»

C.C.P. 18.104.06 N Paris

Lacunes

Des rois et
des journalistes

La presse d'information s'efforce de séparer le fait et le commentaire. Encore faudrait-il que certains faits ne soient pas négligés.

Nos quotidiens et nos grands hebdomadaires nous informent-ils complètement des événements qui se déroulent en Europe de l'Est et de l'histoire de ses nations avant le communisme ? Une recension, certes incomplète, des articles publiés depuis un an laisse une impression pour le moins mitigée quant à l'histoire et l'actualité de la monarchie.

Bien sûr, nous sommes attentifs plus que d'autres à cet aspect de l'évolution politique et il est de bonne méthode de se méfier de soi-même. Nous ne demandons pas que les princes et les rois d'Europe centrale et orientale fassent la « une » de tous les journaux et, faute de les y voir, nous ne criions pas à la conspiration du silence, nous ne parvenons même pas à croire à une mauvaise volonté généralisée. D'ailleurs, la presse publie de temps à autres de solides articles sur la question qui nous intéresse : ainsi, le *Nouvel Observateur* (« A quoi servent les rois ? » Août 1990) ou encore les articles de Frank Eské-nazi dans *Libération* (trois pages intitulées « Un carré de rois sur la carte

de l'Est » le 22 juin 1990, et un long reportage sur le prince héritier du Monténégro le 2 mars). *Le Monde*, quant à lui, a publié deux communiqués du roi Michel de Roumanie et, dans son ensemble, la presse a rendu correctement compte du refus opposé au roi lorsqu'il voulut se rendre dans son pays. N'oublions pas non plus que le dernier livre de Stéphane Bern, *Les Couronnes de l'exil*, (1) a été largement et plutôt favorablement présenté.

Donc pas de « mur du silence », mais tout de même, quant à l'histoire et à l'actualité, de sérieuses négligences qu'il faut souligner. Par exemple, cet article sur « L'automne des peuples » (*Le Monde* du 4 janvier 1990) qui retrace l'histoire de l'Europe de l'Est depuis le retrait des Turcs sans que le fait monarchique soit évoqué. Ou encore l'histoire de la Roumanie retracée par Jean-Claude Buhner (*Le Monde*, 29 décembre 1990) où il n'est même pas fait mention du règne du roi Michel, de son rôle pendant la guerre et dans la libération de son pays : on apprend simplement que le roi fut contraint à l'exil.

Mêmes oublis dans les commentaires sur l'actualité : *Le Monde diplomatique*, qui décrit en février 1990 « la fédération yougoslave menacée d'éclatement » ne fait pas mention du rôle joué par Alexandre de Yougoslavie et de l'écho qu'il rencontre dans son pays. Dans *Libération* (2 juillet 1990), un article de P. Hassen-teufel sur la Bulgarie néglige totalement l'existence politique du roi Siméon et la présence d'un fort courant populaire en sa faveur - qu'un simple touriste ne peut manquer de remarquer. Heureusement, un bref écho de *L'Événement du Jeudi* nous informe qu'une manifestation monarchiste a réuni 600.000 personnes... Un fait qui n'a pas été jugé digne d'être commenté. Mais justement, il s'agit d'information, non de jugement *a priori*... Alors, de grâce, informez-nous !

Sylvie FERNOY

(1) Balland, 1990.

* Sur ce même sujet voir dans le dernier « *Lys Rouge* » l'article d'Alain Saint Paul intitulé « *Rois et médias* ».

D'une manière générale et pour pallier les carences de nos confrères journalistes il existe heureusement notre « *Lys Rouge* » qui s'est fait une spécialité des revues de presse concernant les monarchies étrangères ! Prix de chaque numéro : 25 F - Abonnement pour un an (4 numéros) : 60 F.

royaliste

SOMMAIRE : p. 2 : Des rois et des journalistes - p. 3 : Les mains blanches - La révolte des lycées - p. 4 : Y a-t-il un peuple corse ? - p. 5 : La défausse - p. 6/7 : Skinheads, taggers, zulus & Co - p. 8 : Pouvoirs du secret - p. 9 : En mémoire de Louis Althusser - p. 10 : L'amour courtois - La fureur des mots - p. 11 : Action royaliste - p. 12 : Des idées pour changer.

RÉDACTION-ADMINISTRATION

17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris

(1) 42.97.42.57

Dir. de la publication : Yvan AUMONT

Comm. parit. 51700 - ISSN 0151-5772

Diffusion NMPP - Imprimé en France

bulletin d'abonnement

Je souscris un abonnement de trois mois (90 F), 6 mois (165 F), un an (240 F), de soutien (400F)*
(*) Encadrez la formule de votre choix

NOM : Prénom :

Adresse :

Profession : Date de naissance :

ROYALISTE, 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris - CCP 18 104 06 N Paris

Verts

Les mains blanches ?

Début novembre, l'Assemblée générale des Verts a mis en évidence la contradiction fondamentale de ce mouvement.



■ Un succès personnel pour Antoine Waechter.

De ces deux jours de débats confus qui ont porté pour l'essentiel sur des problèmes internes, que retenir qui vaille la peine ? D'abord le succès personnel d'Antoine Waechter, intronisé porte-parole officiel de son mouvement grâce au vote d'une motion intitulée « *Ni droite, ni gauche, en avant !* » - slogan pas vraiment neuf puisqu'il a été inventé avant guerre par le colonel de La Rocque, chef des « *Croix de Feu* »...

Drôle de référence, certainement involontaire, mais qui illustre de manière symbolique l'ambiguïté politique du parti Vert. On sait en effet que l'Assemblée générale a majoritairement soutenu la stratégie neutraliste défendue par Waechter-les-mains-blanches : pas de désistement au second tour, même si cela favorise un candidat du Front national, car « entrer dans un système d'alliance anti-Le Pen, c'est admettre que ce qui nous oppose aux autres forces politiques est moindre que ce qui nous oppose à Le Pen ». Formule typique de l'intégrisme politique, qui prétend établir l'équivalence du « mal »

(en l'occurrence la droite libérale, la

gauche et le national-populisme) au nom d'une vérité qui tend à l'absolu. Hors des Verts, point de salut !

Une forte minorité conduite par Yves Cochet a compris que ce neutralisme était illusoire et dangereux puisqu'il peut favoriser un des adversaires que l'on prétend combattre radicalement, en l'occurrence le Front national. A cette fracture qui n'est pas prêt de disparaître s'ajoute un malaise ressenti par nombre de participants. Pendant ces deux jours de débats, ni les problèmes internationaux, ni le mouvement lycéen, ni même les questions relatives au nucléaire n'ont été évoqués...

Ainsi se révèle la contradiction majeure des Verts : alors qu'ils souhaitent présenter une alternative globale, ils se montrent incapables de déduire de leur conception de la nature un projet politique d'ensemble. Ce qui les confine à leur rôle de défenseurs de l'environnement et ruine leur prétention intégriste. L'écologie, heureusement, ne se réduit pas aux contradictions waechteriennes...

Annette DELRANCK

Génération

La révolte des lycées

Par dizaines de milliers, ils descendent à nouveau dans la rue. Ils veulent des mesures concrètes et expriment un malaise profond.

Paradoxe : l'effort budgétaire est considérable, et les lycéens défilent aux cris de « *Jospin, du pognon !* » Mauvais signe : au moment où les lycéens de la région parisienne convergeaient vers l'Assemblée nationale, ils n'étaient pas plus de quarante députés pour la discussion sur le budget de l'Education nationale. Au journal de 20 heures, l'image de l'hémicycle aux trois-quart vide disait, mieux que toute analyse, le fossé qui sépare la classe politique et ce qu'il est convenu d'appeler la « société civile ».

Le gouvernement n'est pas épargné par cette rupture : alors qu'il multiplie les gestes de bonne volonté, alors que l'attitude de Lionel Jospin n'ont rien à voir avec celle du René Monory de 1986, c'est l'incompréhension qui règne entre le Pouvoir et les manifestants.

Plus grave encore : dans la région parisienne, les calicots brandis montrent que les lycées des banlieues Nord et Est se sont beaucoup plus mobilisés que ceux de Paris, en rai-

son de difficultés plus aiguës en matière de locaux et de sécurité des élèves.

Est-ce l'annonce d'une autre rupture, sociale celle-là, d'une nouvelle forme de lutte des classes ? Possible. Probable même puisque la ségrégation croissante et les logiques d'exclusion ne peuvent indéfiniment rester sans conséquences sur les mouvements sociaux.

Dans cette situation bloquée, lourde de nouvelles révoltes même si le mouvement s'essouffle, chacun sait que c'est l'ensemble du système scolaire qu'il faut transformer, ce qui ne peut se faire sans politique de réduction des inégalités dans tous les domaines. Tâche immense, sans aucun doute. Mais la gauche ne saurait jouer la surprise puisqu'elle est au pouvoir depuis bientôt dix ans. Changer la vie, disait-elle. La vie a en effet changé, et pas pour le meilleur. D'une manière ou d'une autre, la gauche paiera cher sa reddition au néo-libéralisme et sa modestie gestionnaire.

Yves LANDEVENNEC



Perestroïka jacobine

Y a-t-il un peuple corse ?

Au nombre des revendications des nationalistes corses de Concolta et de l'UPC, figurait la reconnaissance du «peuple corse» par l'Etat français. Reçue jusqu'ici comme une provocation à l'indépendantisme, la formule réapparaît soudain dans le projet de statut d'autonomie interne de la Corse que le Gouvernement s'apprête à proposer à la représentation nationale.

Mais a-t-on noté que la trêve des attentats résultant de la politique de Pierre Joxe dès 1981 coïncidait avec le moment où le Président de la République, puis l'Assemblée de l'île, prononcèrent cette formule symbolique et la consignérent dans des textes ?

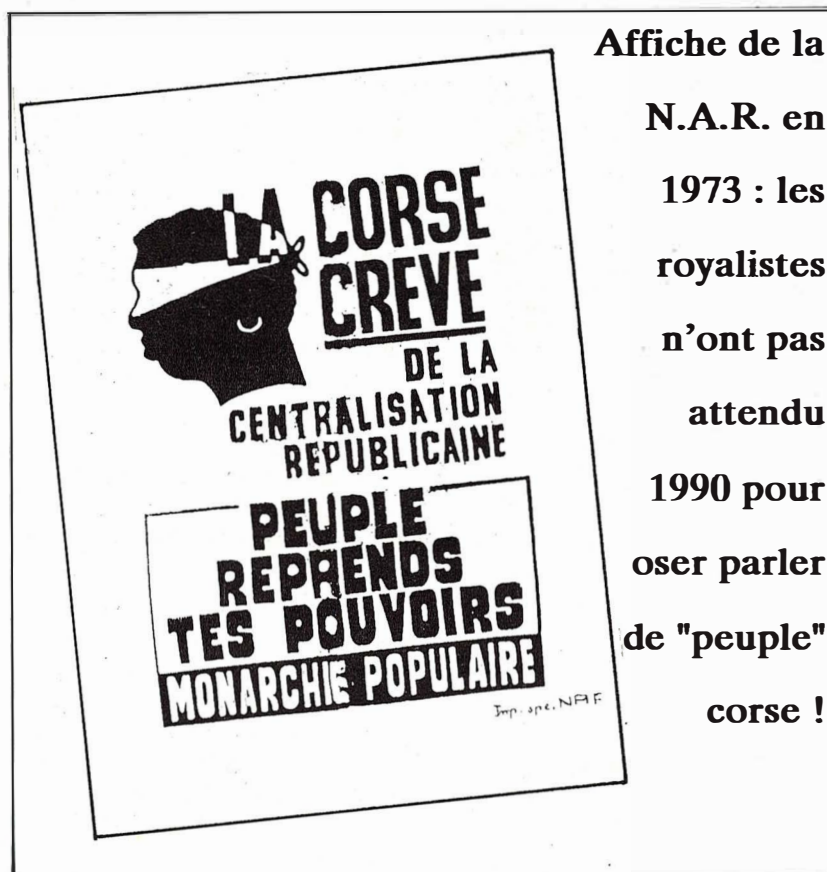
Le Conseil d'Etat a alerté le pouvoir sur le risque d'inconstitutionnalité de l'expression. Nul doute qu'une vive opposition s'élèvera en ce sens à la Chambre, si bien que la question se pose avec acuité : peut-il y avoir plusieurs peuples dans l'unité française ? La Nation est-elle faite de plusieurs nations ?

Les arguments contraires découlent du « patriotisme » révolutionnaire : unificatrice des lois, des structures et des pratiques, la tradition républicaine est passionnément niveleuse et fusionnelle. Elle cache les différences sous l'uniforme des citoyens en armes, amalgame langues et coutumes sous la tutelle de l'idéologie d'Etat. Surtout, elle déclare infondée toute légitimité autre que la sienne et tout pouvoir qu'elle n'aura pas délégué.

Cette tradition militariste perdure jusqu'en pleine « déconcentration » administrative quand Giscard président qualifie les communes de « cellules de la décentralisation de notre vie nationale » (mars 1977) (1).

Une heureuse indiscretion d'un Conseil des ministres de 1982 (2)

Le chef de l'Etat lui-même affirme la nécessité de reconnaître l'entité corse. Et que devient l'indivisibilité de la République ?



**Affiche de la
N.A.R. en
1973 : les
royalistes
n'ont pas
attendu
1990 pour
oser parler
de "peuple"
corse !**

nous renseigne sur les inquiétudes de MM. Chevènement, Labarrère et Cheysson devant l'expression de « peuple corse ». L'un fait entre le peuple, la souveraineté et l'Etat un complet amalgame bien à sa manière, les autres s'insurgent contre la perspective de devoir ainsi d'avance reconnaître des peuples basque, breton, ou... palestinien !

«La France ne s'est pas faite d'un coup. Tous ces peuples sont des composantes du peuple français...»

Les sept ans passés et l'issue vers laquelle on s'achemine donnent à cette réponse présidentielle sa pleine dimension. Une décantation s'est opérée dans la pensée républicaine ;

perestroïka ? L'utopie idéologique cède en tous cas le pas à la mémoire de la lente genèse historique de la Nation.

Reste à clarifier les concepts dans le débat qui vient. Toute nation - ensemble d'individus nés sur un territoire - se constitue en peuple par une certaine conscience de ses origines, de son langage, de son commun intérêt. A des degrés très divers, nombre de provinces de France revendiquent ouvertement ou pourraient mériter cette appellation. Rien dans cette affirmation n'implique en soi une dissolution du lien à la Nation française. Elle vise à l'accroissement de l'autonomie et du développement

propre par la vertu d'une identité assumée des groupes et des personnes. Elle ne met en cause la nationalité française qu'en tant que castratrice et ennemie éventuelle de cette exigence naturelle.

Il faut être conscient que l'appartenance française est le fruit d'une lente élaboration seconde, encore incomplète, qui ouvre à un second niveau de la citoyenneté, qu'elle est liée à une histoire plus vaste dont le patrimoine et l'idéal s'étend bien au-delà de nos frontières.

D'où la nécessité de réévaluer de temps à autre les rapports entre l'unité française et ses peuples, de donner à leur autonomie la latitude qu'ils demandent afin que l'adhésion implicitement reconduite à travers les temps soit le fait d'hommes libres dans des communautés reconnues et respectées. Qu'une fâcheuse dérive de la démocratie l'ait fait méconnaître ne change rien au principe : ce respect est le principe décisif de l'état de droit.

Après la difficile épreuve de Nouvelle Calédonie, l'île de Corse rapproche donc de l'hexagone ce débat, qui nous guide aux sources de l'unité nationale et nous rappelle en quoi elle a mérité d'être réputée exemplaire. Certes, il manque encore un foyer de permanence à cette alchimie de l'appartenance douce : la personne du roi. Mais reprocherait-on aux hommes de la République de renouer avec son service ? Bientôt, ils verront que la France continentale est, elle aussi, une sorte d'archipel où chaque île mérite d'être appelée par son nom.

Luc de GOUSTINE

(1) J'avais relevé le mot en rapport avec la crise corse et ses issues possibles dans *Le Printemps, la Commune et le Roi* en 1978.

(2) Pierre Favier et Michel Martin-Roland, *La Décennie Mitterrand*, Le Seuil.

La défausse

L'opération «Bouclier du désert» a fait ses premières victimes à Jérusalem et à Beyrouth ! Pourquoi faut-il que ceux-ci payent pour les autres ?

"La France se défausse sur Israël» a-t-on dit lorsque le président Mitterrand a présenté son plan aux Nations-Unies incluant une conférence internationale sur le conflit israélo-arabe. La France se défausse sur le Liban, murmure-t-on après l'offensive sur Baabda et la reddition d'Aoun. Se défausser, selon le Robert, c'est se débarrasser d'une carte inutile ou dangereuse. Encore faudrait-il savoir à quel jeu on joue : Saddam Hussein joue au poker, Assad aux échecs, Bush au billard quand il ne joue pas au golf, la France avec quelques Européens et peut-être l'Egypte, le Liban et Israël, au bridge où l'on voit bien qui fait le mort. A ce dernier jeu, on défausse quand on ne peut pas suivre dans la couleur et qu'on n'est pas suffisamment fort en atout.

Depuis le début de la crise, c'est à qui perd gagne. Gagnants : l'Arabie saoudite, la Turquie dont le rôle est revalorisé au sein de l'OTAN, le Pakistan toujours associé à Riyadh et au jeu américain - la défaite de Mme Bhutto n'est pas étrangère à ce qui se passe dans le Golfe -, l'Iran qui récupère sans coup férir sa portion du Chott-el-arab, enfin la Syrie réintroduite dans le jeu avec de nouvelles plaques au casino de Beyrouth. Sur la balance : l'Egypte d'un côté, Arafat de l'autre. Au point mort, parce que dans l'oeil du cyclone, le petit roi, Hussein de Jordanie. Enfin, les perdants : Liban et Israël.

Il ne s'agit pas de savoir qui a tort, qui a raison, qui est bon, qui est méchant. Chacun peut avoir ses préférences personnelles. Elles ne font rien à l'affaire. A ce jeu, on est toujours perdant car il n'y aura jamais que des alliances «contre-nature», notre nature, pas celle de l'Orient. Ensuite, parce qu'il ne faut rien avancer qu'on ne puisse soutenir. Les

idées sont une chose, la capacité à les mettre en oeuvre en est une autre. C'est ce qui aura manqué à deux poulains de nos écuries, Aoun pour la droite, Pérès(1) pour la gauche. Tout est compliqué. Quels sont les plus antisémites ? Les Saoudiens, mais n'en déplaise à certains, ce n'est pas la généralité des islamistes, la branche chiite iranienne ne peut encourir l'accusation. Quels sont les Etats qui ont le plus de liens avec les organisations terroristes et les Palestiniens les plus radicaux ? La Syrie, la Libye beaucoup plus que l'Irak. Arafat, coincé entre ses islamistes et ses «politiques» (dont beaucoup, comme à l'autre extrême les terroristes, sont chrétiens) n'avait de recours qu'en Saddam Hussein et en sa voie propre.

C'est ainsi qu'on voit aujourd'hui s'établir des parallèles pseudo-juridiques ou historiques entre le Koweït et les territoires occupés de Cisjordanie et de Gaza, ou même entre le Koweït et le Liban, le premier ayant en partie succédé au second comme banquier et place financière du Moyen-Orient. Et de réinterpréter a posteriori la politique américaine : Bush rend-il service à Israël en bloquant Saddam Hussein dont la rhétorique était depuis plusieurs mois menaçante à son encontre ou au contraire dévalorise-t-il le rôle stratégique privilégié d'Israël en constituant une coalition «arabicaïne» (Claude Cheysson) à laquelle Israël est non seulement inutile mais dangereux : des événements comme ceux de Jérusalem, et en général l'occupation des territoires, gênent Washington face à ses alliés arabes. Ou bien l'on accuse le lobby juif d'avoir poussé Bush à envoyer les «boys» au désert, ou bien l'on

doute sérieusement de ce qui l'emporte du pétrole ou d'Israël quand les deux ne coïncident plus. Les Etats-Unis seraient-ils intervenus aussi massivement en faveur d'Israël seul comme ils l'ont fait au profit des Saoudiens ?

Les Américains ne sont pas dans le désert saoudien à cause d'Israël pas plus que les Irakiens ne sont au Koweït par antisionisme. Le seul lien que nous puissions esquisser est que si, de la présente crise, pouvait naître une possibilité d'avancer sur le dossier israélo-arabe, autant en profiter. Mais ce serait se faire illusion que de croire que si, réciproquement, des progrès étaient accomplis sur ce second dossier, le différend entre l'Irak et le reste du monde pourrait s'orienter vers un règlement. Ce qui est possible dans un sens ne l'est pas dans l'autre et les faire dépendre l'un de l'autre n'aboutirait qu'à échouer dans les deux. On ne mène jamais deux négociations de front.

La plus difficile n'est d'ailleurs pas toujours celle que l'on pense. La preuve en est que le risque de guerre aujourd'hui est plus grand avec l'Irak qu'entre Arabes et Israéliens. Pourquoi les chances d'avancée diplomatique seraient-elles moindres avec Israël qu'avec Saddam ? Il ne serait donc pas mauvais de reprendre langue au Proche-Orient et, pourquoi

pas, avec Damas. En dépit et à cause du Liban. Je ne suis pas sûr que les Israéliens ne se soient pas fait la même réflexion. Leur absence de réaction au Liban peut être un indice dans ce sens. Ou bien les Syriens suivront la voie égyptienne ou bien ce sont les Egyptiens qui suivront Damas. La crise avec l'Irak et le doute sur les Etats-Unis peuvent être à l'origine d'une nouvelle prise de conscience d'une appartenance commune : le Levant, distinct de l'Orient, le croissant fertile face à l'antique Mésopotamie, le Proche-Orient par opposition au Moyen-Orient, la Méditerranée contre l'entre-deux-fleuves, du Tigre à l'Euphrate. D'un côté l'ouverture, l'extériorité, le commerce des hommes autant que des marchandises, de l'autre la fermeture, l'introversion, une forme d'étrangeté à tout ce qui n'est pas soi, l'auto-suffisance. Est-il trop tard pour qu'à l'Ouest on sorte de l'immobilisme, celui de Shamir pour des raisons essentiellement de politique intérieure, politicienne, renvoyant à celui d'Assad, ou d'une forme d'équilibre dans lequel nous nous complaisons depuis si longtemps ? Une occasion nous est donnée à eux comme à nous d'en sortir. Quoi qu'il arrive dans le Golfe, c'est une carte supplémentaire qui est distribuée à la France, si elle accepte, au Proche-Orient, et non une carte à défausser.

Yves LAMARCK

(1) Au lieu de Rabin, qui pourrait être l'homme-clé, un de Gaulle israélien si l'image n'avait d'être trop servi.

Intrigué par la N.A.R. ?
Interrogez-nous grâce à notre service minitel

36 15 AGIR*NAR

Skinheads, tagger

● **Royaliste : Pourquoi avez-vous écrit ce livre ?**

Patrick Louis : C'est une réaction à la manière dont la presse traite le phénomène des bandes - manière scandaleuse, qui consiste à mettre le sang à la une. Nous avons donc voulu voir ce qu'il y avait derrière les mots et les images, en limitant notre enquête à la région parisienne.

● **Royaliste : Comment avez-vous procédé ?**

Patrick Louis : Nous avons interrogé un grand nombre de membres de bandes et nous avons reproduit le plus fidèlement possible leurs propos, en essayant de garder la saveur de leur langage. Ensuite, nous avons essayé d'établir une théorie de la bande, en examinant comment ce phénomène se développait dans notre société.

En fait, le livre se divise en trois parties. Il y a d'abord une tentative de définition de la bande à partir d'exemples historiques : nous remontons au Moyen-Age, nous parlons des *Apaches* du début du siècle et des blousons noirs, avec, au passage, une polémique légère contre le sociologue Dubet qui nie l'existence de bandes aujourd'hui, ou du moins qui la niait car il reconnaît maintenant la réalité du phénomène. La deuxième partie est consacrée aux bandes de quartier, c'est-à-dire la bande traditionnelle, qui se forme par la proximité géographique - gens d'un même quartier, qui se retrouvent dans la même rue. La troisième partie est consacrée à la bande de mouvement, qui se rattache à un mouvement plus vaste qui peut être musical - pour l'essentiel - ou vaguement idéologique.

● **Royaliste : Avez-vous pu vous appuyer, pour votre enquête, sur des travaux récents ?**

Laurent Prinaz : A notre grande surprise, nous avons constaté que les

derniers livres consacrés aux bandes traitaient des *blousons noirs*, dans les années soixante-dix. Ensuite, il n'y a plus eu de recherches ce qui ne signifie pas que les bandes aient disparu. Le propre de la bande de quartier, que nous appelons « bande générique » parce qu'elle existe avant la bande de mouvement, n'a pas cessé d'exister. Simplement, on s'est remis à parler des bandes dans les journaux par l'intermédiaire de la bande de mouvement, qui est la plus spectaculaire, mais en oubliant de dire que les bandes de quartier sont les plus nombreuses.

Bien sûr, tous les adolescents ne participent pas à de telles bandes, mais seulement ceux qui sont dans la rue un peu plus tôt que les autres pour diverses raisons familiales, sociales etc. Il faut souligner que ces bandes peuvent jouer un rôle positif : des jeunes désocialisés peuvent retrouver une certaine fonction au sein de la bande, qui est un milieu chaleureux, protecteur, même s'il peut évoluer vers la petite délinquance.

Ces dernières années, des phénomènes de mode venus pour la plupart des États-Unis ont donné une coloration à ces bandes de quartier, ce qui fait que certaines bandes de mouvements - par exemple les *Zulus* - sont aussi des bandes de quartier qui adoptent telle ou telle mode et qui ont de ce fait des liens entre elles.

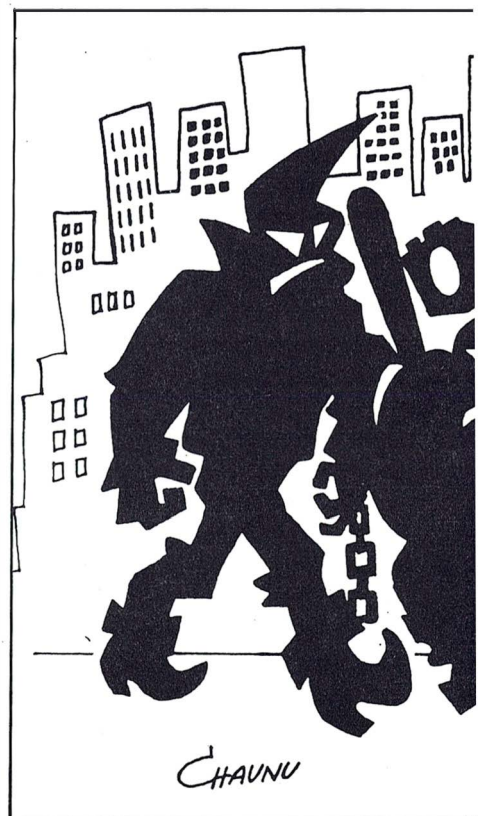
● **Royaliste : Quelles sont les principales bandes de mouvement ?**

Patrick Louis : Nous avons fait une typologie de ces bandes, pour Paris et la banlieue. Nous avons retrouvé des bandes « préhistoriques » : ainsi les *Rebelles* qui sont issus des milieux du vrai *Rock* ; ils se distinguent par le port de la « banane », la veste longue (ou à franges pour les filles) et par des chaussures à semelles épaisses. C'est un mouvement

qui se réfère directement à la mythologie du *Rock n'roll*, et qui est composé de post-adolescents. Nous avons parlé ensuite des *Bikers*, motards fanatiques des *Harley Davidson* et de quelques autres marques - à l'exception des motos japonaises. Leur éthique est celle de la route, de l'équipée sauvage dans le genre des *Hell's Angels*. Ces *Bikers* ont souvent la trentaine ou plus : ce sont des adolescents continués. Nous avons aussi rencontré les *Skinheads* : ils ont le crâne rasé, des chaussures *Doc Martin's*, des blousons *Bomber*. Très médiatisés, ils sont considérés comme néonazis. Notre interprétation est plus nuancée : l'idéologie n'est pas prédominante chez les *Skinheads*, qui sont des adolescents paumés trouvant un exutoire dans l'affirmation de la violence et du racisme.

Les *Skinheads* ont engendré des adversaires qui se définissent comme

Les bandes de jeunes fournissent aux media leur ration de spectaculaire. Mais au delà du folklore, quelle est la réalité et que dit-elle de notre société ? Collaborateur de notre journal, Patrick Louis a mené l'enquête sur le terrain avec Laurent Prinaz, éducateur de rue. Le résultat de leur travail vient de paraître sous forme d'un livre : « *Skinheads, taggers, zulus & Co* » (Editions de la Table Ronde). Ils nous donnent ici une vision du phénomène des bandes bien différente de celles auxquelles la presse nous avait habitués...



s, zulus & Co

Chasseurs de Skins et qui se répartissent en plusieurs branches : il y a les *Red Skins*, qui se disent communistes et anti-racistes, qui s'habillent comme les *Skinheads* mais avec du rouge dans telle ou telle partie de leur habillement. Nous avons aussi rencontré les *Ducky Boys*, une bande pluri-ethnique installée aux Halles qui refuse toute idéologie. D'ailleurs, le motif de la chasse aux *Skins* est de type vendetta : souvent les *Chasseurs de Skins* sont des gens qui ont eu affaire aux *Skinheads* directement ou non (agression contre leur père, leur sœur ou contre eux-mêmes) et, réciproquement, il est fréquent qu'on devienne *Skin* à cause d'une bagarre avec un Noir ou un Arabe. Vous voyez donc que les motivations sont élémentaires... On trouve aussi parmi les *Chasseurs de Skins* des bandes ethniques, souvent noires, qui sont considérées comme des « *Skins noirs* »

par les autres *Chasseurs de Skins* à cause d'une revendication «*Black power*» qui fait écho au «*White power*» des *Skins*. Il y a aussi des distinctions entre Africains et Antillais...

Mais il n'y a pas que des violents dans les bandes de mouvement. Ainsi, le mouvement *Hip-Hop*, directement transféré des États-Unis, est de type culturel. Il se caractérise par deux musiques particulières, la *funk* et surtout le *rap*, et par certaines manières de danser. Ce mouvement est divisé en chapelles rivales, il est multi-racial - beaucoup de *rappers* sont blancs contrairement à ce qu'on croit - et il a son fer de lance dans la *Nation Zulu*, qui vient également des États-Unis et qui a été implantée en France par le rapper *Afrika Bambaataa*. C'est lui qui a installé dans notre pays un certain nombre de rois et de reines chargés de mettre un peu d'ordre dans le mouvement *Hip-Hop*, de faire cesser les conflits de bandes.

La *nation Zulu* est multi-raciale, pacifiste, légaliste (le *tag* est prohibé) et ses membres ne fument pas, ne boivent pas, ne *dépouillent* pas. Ils sont d'ailleurs pour l'interdiction de la drogue. La presse se trompe lorsqu'elle appelle «*nation zulu*» les bandes où il y a des Noirs : il faut à cet égard distinguer entre la *Nation Zulu* et les *Zoulous* qui ne reconnaissent ni roi ni reine.

Le dernier phénomène de bande que nous évoquons est le *tag* - signature que l'on voit sur les murs, sur les métros etc. La mode vient là aussi des États-Unis.

● **Royaliste : Puisque vous dites que les motivations des bandes sont primitives, peut-on vraiment y voir un phénomène positif ?**

Laurent Prinaz : Le message de la *Nation Zulu* est très positif puisqu'il s'agit de transformer les combats de rue entre bandes en une série

de défis artistiques, qu'il s'agisse de peintures, de fresques ou de danse. Le défi se substitue à la violence. La bande elle-même peut être considérée comme un phénomène positif puisque c'est un début de socialisation : l'adolescent apprend à se soumettre à certaines règles - qui, c'est un problème, ne sont pas celles de la société.

Mais c'est du moins un apprentissage de la règle. D'expérience, je peux dire que les jeunes les plus déstabilisés, les plus marqués et les plus violents sont des solitaires.

Patrick Louis : Il est vrai aussi que la violence peut naître du groupe. Mais il ne faut pas exagérer son ampleur comme le font certains journaux : la violence n'est pas plus forte aujourd'hui qu'au début du siècle.

● **Royaliste : Quelle est l'origine sociale des membres des bandes ?**

Patrick Louis : Ils sont d'origine modeste et viennent surtout de milieux déstabilisés. C'est pour cela qu'on y trouve beaucoup de jeunes issus de l'immigration car le milieu pauvre et le milieu immigré se recoupent largement.

● **Royaliste : Et la drogue ?**

Laurent Prinaz : Théoriquement, on ne peut être membre d'une bande et toxicomane puisque la toxicomanie exclut de la vie de groupe. Mais il ne faut pas se cacher que certaines bandes, qui ne sont pas forcément des bandes de mouvement, peuvent vivre du trafic de la drogue.

● **Royaliste : Alors que les Africains et les Antillais se rattachent aux États-Unis, à la musique rap, les Maghrébins ne semblent pas avoir trouvé de telles filiations...**

Laurent Prinaz : Les Maghrébins eux-mêmes disent que ce type de bande n'est pas leur affaire. Le fait est qu'ils ont été absorbés par le mouvement anti-raciste (SOS-Ra-

cisme, France-Plus), par les associations montées par les municipalités.

Et lorsqu'ils sont dans des bandes, ils n'en sont pas le moteur, ils n'ont pas apporté un type culturel particulier. Mais il y a aujourd'hui d'excellents *rappers* maghrébins.

Patrick Louis : Il faut souligner que les facteurs ethniques sont rarement déterminants. On a donné aux *Skinheads* une importance qu'ils n'ont pas, et s'il est vrai que certaines bandes sont exclusivement composées de Noirs, le fait est que les bandes sont pluri-ethniques dans leur grande majorité : elles sont à l'image du quartier dans lequel elles vivent.

● **Royaliste : Pourtant, vous êtes obligés, pour rendre compte du phénomène des bandes, d'utiliser des critères ethniques...**

Patrick Louis : Il est vrai que la rue fait spontanément des distinctions entre *Blacks*, *Beurs*, *Chinois* etc. Cela fait partie du langage de la rue, mais cette identification est souvent positive : le fait d'être *Black* et *rapper* fascine certains Français blancs.

Laurent Prinaz : Quant aux conflits inter-ethniques dont on a tant parlé, ils existent moins entre Africains et Antillais qu'entre ethnies d'un même pays africain : ce sont des gens d'immigration récente - par exemple des Zaïrois - qui reportent ici de vieux problèmes entre villages. Il n'y a pas de « grand choc » entre blancs et noirs, mais des affrontements entre tribus d'un même pays, entre Guadeloupéens et Martiniquais, entre Antillais nouveaux venus et Antillais qui vivent depuis longtemps en métropole. Mais comme la presse les appelle tous « *Zoulous* », la confusion est totale.

● **Royaliste : Et les rapports avec la police ?**

Patrick Louis : La police est regardée comme une autre bande, qui a la loi pour elle mais qui n'use pas toujours de la loi. Malheureusement, le comportement de certains policiers justifie cette analyse.

Laurent Prinaz : Dans chaque quartier, les jeunes peuvent désigner le ou les flics *ripoux*. Comment voulez-vous qu'ils respectent la police ? D'ailleurs la police commence à s'en



→ Suite de la page 7

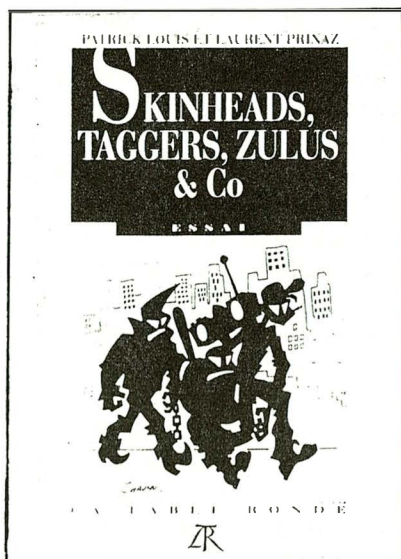
apercevoir puisqu'il suffit maintenant qu'une voiture de ronde entre dans une cité paisible pour que les pierres commencent à voler.

● **Royaliste : Voyez-vous une évolution entre les blousons noirs et les bandes d'aujourd'hui ?**

Patrick Louis : La bande d'il y a vingt ans était issue de la classe ouvrière, et elle véhiculait la culture de cette classe. Aujourd'hui, la classe ouvrière est éclatée et on ne peut retrouver les mêmes caractéristiques dans les bandes actuelles.

Laurent Prinaz : Nous avons aujourd'hui une classe sociale défavorisée, qui n'a pas de valeurs propres. C'est une classe frustrée. Par exemple, les pères sont dévalorisés parce qu'ils sont au chômage, et parce que la télévision permet d'établir des comparaisons cruelles entre le travail ou le non-travail paternel et les habitudes de vie de la classe aisée. Ou alors, on compare son père, qui se crève au boulot pour pas grand-chose et le type de vingt ans qui roule en BMW parce qu'il fait du trafic de drogue. Quand on a quatorze ans, on peut être attiré par le second exemple. Nous ne sommes plus au temps où on avait le culte du travail bien fait : la seule valeur que la société célèbre, c'est celle de la réussite obtenue en piétinant les autres. On peut comprendre qu'un jeune garçon ne parvienne plus à faire la différence entre le légal et l'illégal, entre le moral et l'immoral.

Propos recueillis par
B. La Richardais.



En vente au journal :
prix franco 90 F.

Rêves

Pouvoirs du secret

Au moment où Ismaïl Kadaré choisit la France comme terre d'exil, il nous offre, avec son dernier livre, une superbe métaphore.



Dans l'Empire turc vieillissant - nous sommes au 19ème siècle - un Sultan eut un jour une immense ambition : recueillir et soumettre à l'interprétation la totalité des rêves de ses sujets, afin de découvrir les prophéties que Dieu lance au hasard dans le vaste monde. Pour l'accomplissement de cette tâche destinée à éviter des malheurs et à trouver des idées nouvelles, une administration fut créée, rationnelle et tentaculaire, qui porta le beau nom de *Tabir Sarraïl* - le Palais des Rêves.

Un jeune homme, rejeton d'une illustre famille albanaise vouée au service de l'Etat, va devenir fonctionnaire dans ce palais labyrinthique, où règne, malgré les poêles, le froid glacial venu des dossiers. Passant du service de la Sélection des rêves à celui de l'Interprétation, Mark-Alem va peu à peu découvrir les secrets de ce Palais du secret qui doit, chaque vendredi, fournir au Souverain le Maître-Rêve qui peut entraîner de terribles décisions.

Secret des interminables interrogatoires de certains rêveurs, histoires angoissantes que racontent certains porteurs de rêves chargés de convoier les dossiers vers le Palais, secrets des rêves eux-mêmes dont il faut donner l'analyse correcte...

Grâce au Palais des rêves, le Souverain semble réaliser le fantasme

d'une société parfaitement transparente, d'un contrôle absolu des sujets - tenus de raconter leurs rêves - et des peuples dont on surveille les périodes d'insomnie. Mais, comme tout système totalitaire, celui-ci est à la fois fragile et pervers. Ne dit-on pas qu'on fabrique certains Maîtres-Rêves ? Et Mark-Alem s'apercevra, au cours de la tragique histoire dont sa famille et lui-même seront à la fois victimes et bénéficiaires, que le Palais lui-même, malgré sa clôture, est traversé de luttes très concrètes entre les clans et les intérêts qui se partagent et se disputent l'Etat. Le Palais des Rêves ne serait-il qu'une puissance illusoire ? Peut-être, encore qu'il y ait avantage à s'en assurer le contrôle au risque d'être, un jour ou l'autre, impitoyablement évincé.

Illusion de la surveillance étatique, mais puissance du rêve qui parvient à préserver son secret, sa subversive liberté. Le rêve porte la mémoire historique d'un peuple - celle de l'Albanie écrasée par un Empire qui vit dans la crainte de ses rhapsodies. Le rêve est une promesse symbolique de libération, plus forte que toutes les mesures répressives. Le rêve annonce le réveil des opprimés ; c'est pourquoi le Pouvoir tente de le connaître et brise les rêveurs comme ceux qui ont été rêvés. Mais s'il peut détruire les hommes et les instruments de musique, le Pouvoir ne peut rien contre les légendes, les chants et les fidélités maintenues au fil du temps et malgré les sacrifices. Un jour, le rêve détruira le Palais qui le tient prisonnier. A Tirana comme ailleurs.

B. LA RICHARDAIS

(1) Ismaïl Kadaré : *Le Palais des rêves*. Fayard, 1990. Prix franco 107 F.

Philippines

Belle et cruelle

Est-il besoin de rappeler les 3900 paires de chaussures, les 400 soutiens-gorge, les innombrables pierres précieuses d'Imelda Marcos, et tout le reste, fruits de malversations, extorsions et autres rapines dont s'est montrée coupable la première dame des Philippines ?

Michel Harper, un journaliste américain, a dressé cet inventaire et reconstitué l'ascension de la petite Imelda Romualdez, d'origine toute modeste, qui, usant parfois de son charme et souvent de sa cruauté, forma avec Ferdinand Marcos un couple diabolique où le crime et le vice faisaient bon ménage. En fait, chacun des deux époux volait (ou tuait) chacun de son côté et ne se retrouvaient que lorsque leur survie politique, c'est-à-dire financière, était en jeu. Leur rêve consistait à mettre en place une dynastie Marcos dont aurait hérité leur fils Bongbong. Dans sa mégalomanie, Imelda voyait même le Prince Charles devenir son gendre.

Si le couple Marcos a pu tyranniser si longtemps le peuple philippin, c'est grâce à l'appui total des Etats-Unis et de leurs présidents successifs, sous couvert d'anticommunisme, à l'exception notable de Jimmy Carter dont il faut saluer la probité morale. Peut-on cruellement rappeler ici l'adresse du vice-président Bush aux deux co-dictateurs de ce qui fut souvent considéré comme une république bananière ? « *Nous vous aimons, nous aimons votre adhésion aux principes et aux méthodes démocratiques, et nous ne vous laisserons pas dans l'isolement* ». Ce qui n'empêchera pas Ronald Reagan, sous la contrainte des événements, de laisser tomber ses amis Ferdie et Meldy.

Christian MORY

Michel Harper, *Imelda Marco, la rose carnivore*, Edition Nol1, prix franco : 122 F.

En mémoire de Louis Althusser

■ Gérard Leclerc



Tout est tragique dans la vie de Louis Althusser. La souffrance a trop meurtri l'homme, le destin a trop marqué sa pensée pour qu'à son égard on manifeste autre chose que respect et compassion. Parce qu'il appartient à l'histoire, on ne peut s'empêcher toutefois d'évoquer le rôle qu'il joua aussi bien pour ses disciples que pour ses adversaires à un moment que Maurice Clavel a qualifié d'*été de la saint Martin du marxisme*. Mai 68 l'avait sacré maître de la jeune intelligentsia, au-delà de son principat de la rue d'Ulm. Les années soixante-dix allaient précipiter la chute de l'idéologie qui préfigurait celle de l'empire. Mais l'espace d'une saison des idées, quel prestige ! Accompagné par l'étonnante vague structuraliste, il avait l'apparence de l'invincible qui sourit parfois à une pensée.

Bien que mes opinions me portassent alors à l'autre bord, je ne pouvais m'empêcher de lire Louis Althusser. Si l'on permet ici un petit souvenir personnel, je me revois avec *Lire le Capital* sur le pont d'un bateau en pleine Adriatique, la musique de bord n'incitant nullement à de telles austérités. La conscience du militant justifiait cette discipline. J'y pris pourtant quelque plaisir. Une certaine rigueur et une certaine clarté quasi scholastiques, des concepts bien ordonnés. Un bel appareil intellectuel susceptible de séduire. Je ne fus pas convaincu, le père Calvez m'ayant donné déjà une autre lecture de Marx que conforterait bientôt l'essai magistral de Raymond Aron sur *les marxismes imaginaires* (celui de Sartre et celui d'Althusser). Aucune mise au point ne m'a paru depuis lors plus convainquante, appuyée sur une connaissance parfaite de l'objet. Marx ambigu et inépuisable débordait en même temps l'humanisme philosophique de sa jeunesse et la scientificité contenue dans *Le Capital*.

La force de conviction d'Althusser ne venait nullement de la pertinence de son interprétation mais de la construction de sa pensée propre, infalsifiable, marquée sous prétexte de scientificité du sceau de l'absolu. C'était cela qui grisait les étudiants assurés de tenir en main les clés de la science et donc de l'Histoire. Qu'importait qu'elle fût sans sujet cette Histoire, pourvu qu'elle coïncidât avec elle. Le récit a déjà été fait des conduites qu'a inspirées autour de 68 une telle certitude. Pour certain, la désillusion sera dure.

Mais le maître lui-même ? Il est hasardeux de proposer une analyse de son évolution intellectuelle à la lumière de sa biographie et de ses sentiments. Tout de même, nous devinons que la théorie n'est pas apparue toute casquée dans sa tête, qu'elle ne s'explique pas seulement par un pur travail de l'esprit. Lui-même a esquissé dans la préface de *Pour Marx* un fil conducteur de sa conduite, qui ne persuade qu'à demi. L'adolescent a-t-il découvert dès le Front populaire et la guerre d'Espagne la lutte des classes et le rôle du parti communiste ? Ces « évidences » ne l'ont pas immédiatement conduit à conclure par l'adhésion à « l'organisation de la classe ouvrière ». Il faudra attendre pour cela 1948. Le jeune Althusser est un catholique, que le Père Daniélou nous décrit comme très fervent. C'est même un royaliste, ami de Pierre Boutang et de Maurice Clavel, proche du *Courrier royal* du comte de Paris. Il a eu pour professeur à Lyon Jean Lacroix et Jean Guilton. Avec ce dernier, une amitié indéfectible le liera jusqu'à la mort.

Ce ne sont pas là des repères pour expliquer un itinéraire communiste. Et pourtant, il faudrait creuser à partir de ces origines pour comprendre ce qui a suivi. Guilton se révèle alors un témoin indispensable et prodigieux. Dans son autobiographie (*Un siècle, une vie*, Robert Laffont 1988), il a publié quelques lettres qu'Althus-

ser lui avait adressées et dessiné l'histoire de leurs rapports depuis le lycée du Parc à Lyon jusqu'au drame de 1980, et même au-delà. D'un mot, il résume tout : « *Pour moi sa vie a été rythmée par l'oscillation du pur mysticisme. Et je me demande si le marxisme n'a pas été pour lui un moyen de survie, comme l'eût été toute autre doctrine totalitaire, exclusive* ». Et comment ne pas rappeler cet étonnant épisode de 1978 : « *Un de nos derniers entretiens fut dramatique. Il vint chez moi avec Hélène pour me dire qu'ils avaient tout deux l'impression que l'humanité allait entrer dans une phase définitive, qu'ils ne voyaient qu'un seul lieu où cette crise pourrait se dénouer : ce lieu était Moscou; mais au-delà de Moscou, c'était Rome. Autrement dit, ils voyaient le salut du monde dans un entretien entre Rome et Moscou. Et Althusser me demanda d'aller trouver Jean-Paul II pour lui dire : "Soyez cet homme qui franchit les frontières ultimes, car vous avez seul en ce moment une autorité morale sur l'humanité"* ». Cette demande ne fut pas sans suite, puisque sur demande de Guilton, Althusser fut reçu au Vatican plusieurs heures durant par le cardinal Garrone qui fit un rapport au pape. Guilton lui-même plaïda pour son ami auprès de Jean-Paul II qui lui dit : « *Je connais votre ami; c'est avant tout un logicien qui va jusqu'au bout de ses pensées. Volontiers je le recevrai* ». Un mois plus tard, à la suite de l'événement que l'on sait, Althusser entra dans la dernière phase de sa vie, douloureuse entre toutes.

Comment s'étonner que dans sa chambre coexistaient les œuvres de Lénine et de Thérèse d'Avila ? Profondément, l'homme était resté le même. C'est du moins la conviction d'un témoin qui a suivi tout l'itinéraire du philosophe depuis plus de cinquante ans et connaissait ses débats personnels. Comment ne pas le croire lorsqu'il écrit, autant inspiré par l'amitié que par la réalité singulière qu'il observait : « *Hélène et Louis s'étaient unis pour se consacrer à l'Absolu, abandonnant tout désir de carrière, tout honneur humain. Ils étaient entrés en relations étroites avec les Petites sœurs du père de Foucauld, qui avaient une maison à côté de l'Ecole normale* ». Quels qu'aient été les rapports intimes d'Althusser avec le christianisme, il faut se persuader que tout son souci de philosophe marxiste qui veut faire accomplir une révolution complète à la philosophie, se situe à l'extrême-pointe de l'exigence de l'esprit. Si le militant a cru à une société sans classe, c'est qu'il a cru vraiment que dans une telle société « *le rapport des hommes à leurs conditions d'existence se vit au profit de tous les hommes* ». C'était parier, pour un matérialiste, sur un absolu de l'histoire.

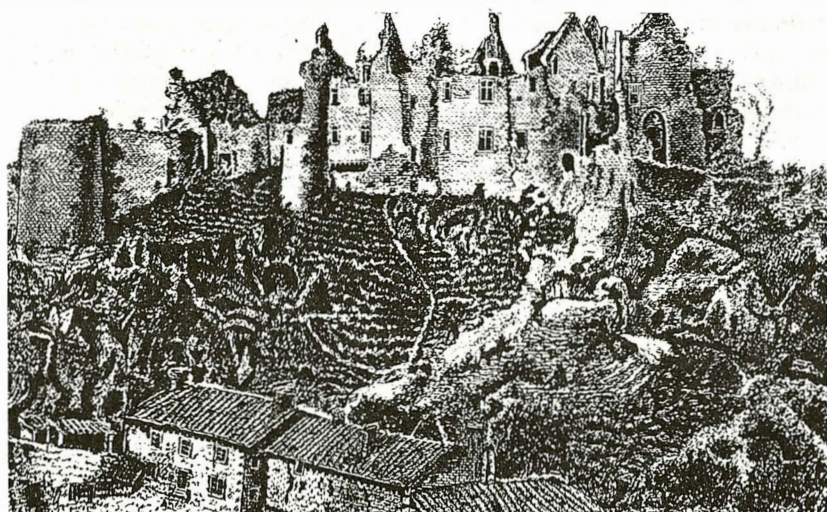
Que l'histoire ait apporté un cinglant démenti à cette lecture de Marx comme au marxisme lui-même n'abolit pas l'exigence de l'absolu, quoi qu'ait voulu le positivisme qui est une des idéologies les plus fortes de la modernité. Le tout est de savoir où on place cet absolu. Althusser et ses jeunes compagnons l'avaient placé dans une mutation sociale radicale et dans le combat de la classe ouvrière. Clavel avait perçu que cette charge explosive jouerait contre le marxisme lui-même, au profit de ce qu'il appelait l'autotranscendance. La suite n'a pas vérifié immédiatement cette prévision. Mais si, contrairement aux apparences, les choses étaient en route ? Et si à Normale Sup' et ailleurs, les travailleurs du concept étaient en train de retrouver l'absolu que leurs prédécesseurs plaçaient dans la Révolution. J'ai quelques indices qui confirment cette tendance. Si elle se vérifiait, elle ne signifierait pas seulement un démenti à Althusser, mais un rebondissement dans les aventures de l'absolu.

Gérard LECLERC

Source

L'amour courtois

Vers le milieu du XII^e siècle, à l'époque de Bernard de Clairvaux, d'Aliénor d'Aquitaine, de la seconde croisade en Orient, s'épanouit en langue occitane le mouvement poétique des *trobadors*.⁽¹⁾



■ Les ruines du château de Ventadour (gravure du XIX^e siècle).

Sous l'aspect de la lyrique amoureuse et courtoise dite du «fin amor», Bernart de Ventadorn est le fleuron incontesté. De son vivant déjà, familier des plus grands et «vedette internationale», ses manuscrits et partitions se répandront pendant deux siècles dans tout l'Occident, féconderont l'art des trouvères et des *minnesangers*, irrigueront de leur sève le cycle des romans courtois de la «matière de Bretagne», et imposeront jusqu'à nous un archétype du «jeu d'amour» dont la Femme, réelle et idéale à la fois, est le protagoniste érotique jusqu'à la consommation ou l'assomption du Désir.

Fait caractéristique de notre Histoire, les efflorescences successives de ce somptueux art d'aimer, synthèse avancée des héritages méditerranéen et continental, ont été autant de fois persécutées et refoulées qu'ont surgi de régressions, cathares ou inquisitoriales, puritaines, jansénistes, intégristes, nationalistes ou totalitaires au long des temps.

C'est à l'aube sanglante de 1914 qu'un universitaire romaniste allemand, Carl Appel, tenta de recueillir le trésor menacé en publiant les chansons de Bernart de Ventadorn. Il fit précéder l'œuvre d'une Introduction critique, à la fois rigoureuse et sensible, qui servit de base à toutes les études ultérieures et n'a jamais été dépassée pour l'essentiel.

Considérons comme un aimable signe des temps que son édition française (2), grâce à l'aide du Conseil régional du Limousin et à l'initiative de «Carrefour Ventadour», voie le jour au moment où l'Europe, recouvrant sa dimension territoriale et politique, voit venir son rendez-vous tant éludé avec l'âme poétique, qui veut que le désir s'assume en liberté par louange et plaisir, avant de se répandre au sein de l'universel.

L.G.

1/ Occitan, prononcez troubadours.

2/ Introduction à Bernart de Ventadorn par Carl Appel, traduit de l'allemand par L. de G. et de l'occitan par Miguèla Stenta, édition Lucien Soumy/Carrefour Ventadour, prix franco : 137 F.

Imprécateur

La fureur des mots

Cette fin de siècle, saturée de douceurs libérales et d'enthousiasmes niais, verrait-elle le retour en grâce du «mendiant ingrat» ? Toujours est-il que Léon Bloy revient dans l'actualité littéraire et que nous ne pouvons que nous en réjouir.



pas voulu qu'on écrivît dans l'histoire la honte ineffable du silence de tous vos sujets. » Notons que cette édition contient en guise de préface un très bel article de Louis Massignon, vibrant hommage à la souveraine mal-aimée.

C'est un autre visage de Léon Bloy que nous présentent les Editions Complexe. Sous le titre *Sur Huysmans*, elles ont eu la bonne idée de regrouper une série d'articles que notre auteur a consacré à l'écrivain catholique. Le recueil apparaît comme un florilège du Bloy excessif, vociférateur, haineux, mais toujours talentueux. Sous prétexte de critique littéraire, mais ils'agit d'une brouille personnelle, on passe de l'enthousiasme absolu au vitriolage méthodique ; l'adoré de la veille devient « le morose dégustateur de l'insolite et du non-pareil » et « son œuvre est ainsi devenue un gâchis effroyable de matériaux primitivement destinés à l'édification d'un grand livre et détériorés à plaisir par la perversité d'un impuissant ». Quelle mauvaise foi, quand on pense que, peu de temps auparavant, il disait du même : « A l'exception de Pascal, personne n'avait encore exhalé d'aussi pénétrantes lamentations. » A lire aussi, avec une distance amusée, les lignes où Bloy, en toute ingénuité, reproche à Huysmans son goût pour le mot rare...

Patrick PIERRAN

La Chevalière de la Mort - Ed. Fata Morgana - 90 p. - 72 F franco. *Sur Huysmans* - Ed. Complexe - 154 p. - 60 F franco.

Signalons aussi la réédition en fac-similé des quatre premiers numéros de la revue de Léon Bloy, «Le Pal», publiée en 1885 - Ed. Obisdiane - 128 p. - Prix franco 120 F.

FÉDÉRATION D'ÎLE-DE-FRANCE

Un des soucis de la Fédération, à la rentrée de septembre, fut d'organiser une structure "jeunes" en Ile-de-France. Nous ne savions pas alors que les manifestations lycéennes se chargeraient rapidement de prouver son utilité.

Dès le début présents dans les manifestations, les lycéens de la N.A.R. ont mis à profit les vacances de la Toussaint pour rédiger un tract. Depuis de nombreuses

distributions ont eu lieu aussi bien dans les établissements scolaires que lors des manifs.

Nous invitons tous les jeunes royalistes de l'Ile-de-France à participer à la diffusion de ce tract qui est à leur disposition au local (s'assurer au préalable que nous ne sommes pas en "rupture de stock" en téléphonant au 42.97.42.57). D'une manière plus générale, nous les invitons également à prendre contact avec les responsables de la Fédé pour voir ensemble les activités qu'il serait possible d'entreprendre.

MERCREDIS DE LA N.A.R.

A Paris, chaque mercredi, nous accueillons nos sympathisants dans nos locaux (17, rue des Petits-Champs, Paris 1er, 4ème étage) pour un débat avec un conférencier, personnalité politique ou écrivain. La conférence commence à 20 heures très précises (accueil à partir de 19 h 45 - Entrée libre et gratuite), elle s'achève vers 21 h 45. Un buffet chaud est alors servi pour ceux qui désirent poursuivre les discussions (participation aux frais du buffet 22 F).

● **Mercredi 21 novembre** - Sociologue indépendant, **Noël CANNAT** a achevé au printemps 1989 un cinquième tour du monde qui lui a permis, comme les précédents, de rencontrer les exclus de la modernité (paysans traditionnels, minorités ethniques, habitants des bidonvilles...). Confrontés à la violence d'un système inhumain, les pauvres de la planète bouleverseront un jour

l'ordre injuste des choses. Tel est le "**Pouvoir des exclus**", titre du livre que Noël Cannat viendra nous présenter.

● **Mercredi 28 novembre** - Entré dans la Résistance dès 1940, déporté à Mauthausen, **Pierre DAIX** fut un des grands intellectuels communistes de l'époque stalinienne. Rédacteur en chef des *Lettres Françaises*, ami de Picasso, il a raconté son expérience de militant et sa rupture avec le Parti dans un remarquable livre de souvenir ("J'ai cru au matin"). Auteur d'un roman ("**L'Ombre de la forteresse**") que nous admirons, Pierre Daix a accepté de réfléchir avec nous sur les tragédies de notre siècle.

● **Mercredi 5 décembre** - Depuis le 2 août, la crise du Golfe est au centre de nos préoccupations. Pourquoi l'invasion du Koweït ? Comment apprécier la réplique de la communauté internationale ? Quels sont les liens entre cette crise et l'ensemble de la situation au Proche-Orient ? Comment analyser les initiatives diplomatiques et les décisions militaires de la France ? Collaborateur de notre journal, **Denis JEAN** est devenu, par sa profession, familier des réalités politiques et humaines du Proche Orient : il était tout désigné pour examiner cette crise, pour lui donner sa dimension historique et pour tracer les perspectives d'évolution des conflits en cours.

AVIS IMPORTANT - Nous demandons instamment aux auditeurs des "**Mercredis**" de faire l'effort d'arriver à l'heure (avant 20 h). Les arrivées tardives sont une gêne pour les autres et une impolitesse vis-à-vis de notre invité. Merci de tenir compte de cet avis, ce qui nous évitera d'avoir à prendre des mesures plus radicales...

AFFICHES

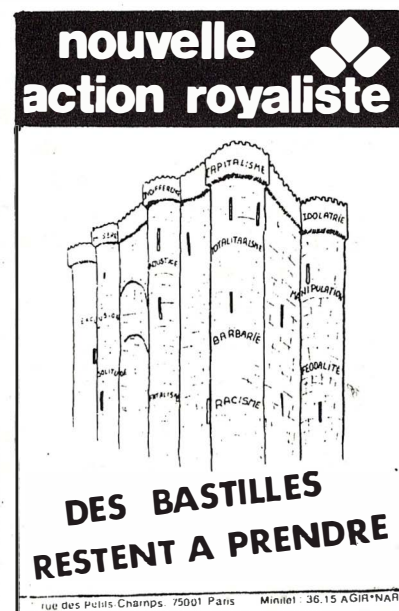
De format **40X60 cm**, imprimées en noir sur fond jaune, elles reproduisent le titre de notre journal accompagné du slogan: "**Avec le comte de Paris, couronner la démocratie**".
Tarif (prix franco) : 48 ex. : 56 F - 95 ex. : 100 F - 140 ex. : 137 F - 240 ex. : 213 F.



NOUVELLES AFFICHES

De format **40x60 cm**, imprimées en noir sur fond jaune, avec le slogan « Des bastilles restent à prendre ».

Tarif (franco de port) : 48 ex. : 56 F - 95 ex. : 100 F - 140 ex. : 137 F - 240 ex. : 213 F - 340 ex. : 287 F - 500 ex. : 410 F.



RELIURES

Nous mettons à la disposition de nos lecteurs qui désirent conserver leur collection du journal, une reliure pleine toile bleue avec inscription "Royaliste". Cette reliure permet de contenir 52 numéros du journal. Elle est vendue au prix de 70 F franco.

URGENT : L'administration de la NAR recherche pour petits travaux de bureau, personnes disponibles quelques heures par semaine. S'adresser à Y.Aumont en téléphonant au journal.

Demande de documentation

Si ce journal vous a intéressé, si vous désirez avoir plus de renseignements sur nos idées, nos activités, les livres et brochures que nous publions, remplissez le bulletin ci-dessous **sans engagement de votre part**.

Nom :

Prénom :

Date de naissance : Profession :

Adresse :

désire recevoir, **sans engagement de ma part**, une documentation sur le mouvement royaliste. Bulletin à renvoyer à :

«Royaliste», 17, rue des Petits-Champs, 75001 Paris



Des idées pour changer

Tandis que Lionel Jospin parlait à la télévision, au soir de la manifestation lycéenne du 5 novembre, un vieux souvenir m'est revenu : celui de Georges Pompidou, alors Premier ministre, détaillant lors de la campagne pour les législatives de 1967 la politique gouvernementale en faveur de l'enseignement. Lycées construits, argent dépensé, le bilan était impressionnant. Un an plus tard, les étudiants révoltés lui signifiaient qu'on ne peut être « amoureux de 2%, ni même de 4% ». Et voici Lionel Jospin qui souligne l'effort budgétaire accompli et les résultats déjà obtenus, sans parvenir à se faire entendre...

Gardons-nous cependant de pousser trop loin la comparaison. Il n'y a pas d'idéologie révolutionnaire ni contestation de l'autorité chez les lycéens en colère, et les responsables politiques manifestent un incontestable souci de dialogue. Dès lors, pourquoi tant d'incompréhension ? Sans doute en raison de l'inévitable décalage entre les mesures adoptées et leur traduction concrète, d'autant plus grand que l'Education nationale est une énorme machine difficile à alimenter. Or les lycéens demandent « tout et tout de suite ». Mais il y a aussi chez eux - comme chez tant d'autres citoyens - un malaise qui tient aux lieux et aux conditions de vie de certains, une angoisse quant à l'avenir, et ce « désir sans objet » (1) dans lequel on devine l'attente d'une transformation profonde de la société.

LES MOTS POUR LE DIRE

Il ne s'agit donc pas seulement de l'Education nationale, et le décalage évoqué ne tient pas seulement à la complexité et à la lenteur des procédures administratives : il y a divorce entre la bonne volonté gestionnaire et l'attente d'un changement social qu'aucune ouverture de crédit ne

saurait combler, il y a opposition entre le discours sur l'égalité des chances et le fait d'une ségrégation multiforme.

Nous avons trop souvent reproché au Premier ministre ses prudences excessives, son refus faussement réaliste des grands desseins et de la symbolique politique pour y revenir. L'important, aujourd'hui, c'est cette attente encore diffuse qui présente autant de risques que de chances pour le gouvernement. Les risques sont connus et mesurés : c'est la révolte pure, et l'enclenchement du cycle de la violence malgré l'attitude paisible du gouvernement et de la grande majorité des lycéens. Mais il y a aussi des chances à saisir, quant à l'accélération des réformes et quant à leur ambition.

Par tradition historique et grâce à leur expérience du pouvoir, les socialistes devraient être capables de donner forme et contenu à des revendications encore vagues. Que leur a-t-il manqué jusqu'à présent ? Au-delà des discours officiels, les mots simples et vrais qui diraient la difficulté de la tâche, l'ambition collective et l'ardeur de ceux qui tentent de la traduire - les mots qui venaient spontanément à Lionel Jospin confronté au cours d'une émission sur FR3 à des lycéens. Ces mots-là n'ont pas été prononcés, ou entendus, après les événements de Vaulx-en-Velin, mais seulement des déclarations froides, suivies de réunions de commissions. Et l'on pourrait multiplier les exemples qui font apparaître un pouvoir glacialement rationnel, du moins quand il ne paraît pas compromis dans de misérables affaires.

Il faudrait un peu de chaleur humaine, et surtout un projet clairement exprimé au lieu de cette action par petites touches ou par réformes à demi-engagées dont on a peine à voir le sens et la cohérence. Quel projet ? Mais il est là, par éléments séparés, dans les travaux des chercheurs de multiples disciplines, dans les « missions » perdues dans le réseau administratif, dans les rapports publics et dans les mouvements associatifs.

Il y a un rapport sur la réforme de l'Etat, rédigé par Blandine Barret-Kriegel à la demande du président de la République, et qui contient, sur la justice, sur le pouvoir de l'administration et sur la citoyenneté, des propositions nécessaires et urgentes.

Qu'attend-on pour lui donner un commencement d'application ?

Il y a, quant à la politique de la ville, la somme de réflexions et d'expériences de l'équipe de « Banlieue 89 » qui permettrait que l'on sorte de la gestion technocratique et passéiste de « l'espace urbain » et de ces logiques d'exclusion qui alimentent une révolte justifiée. Pourquoi ne pas créer ce ministère de la Ville que réclame Roland Castro ?

Il y a, à partir des propositions de ceux qui luttent contre la xénophobie, une politique de l'intégration à mener et il y a, parce que l'exclusion sociale ne touche pas seulement les immigrés, nécessité de s'inspirer de l'ensemble du rapport Wresinsky dans la lutte contre la pauvreté.

Il est enfin possible, en économie, de tirer parti du travail critique entrepris par certains chercheurs (2) afin d'en finir avec les illusions et les injustices engendrées par l'idéologie du marché, dans le domaine industriel comme dans le domaine agricole.

Ce ne sont là que quelques exemples, qui montrent que l'on pourrait mettre en forme un projet à la fois ambitieux et concret, dès lors qu'un lien serait établi entre les différents apports disponibles. Les nouvelles expressions du mouvement social (dans les lycées, dans les cités), le renouveau du mouvement syndical (dans la paysannerie en attendant l'industrie et les services) et le développement d'un esprit de révolte incitent à la mise en forme d'un tel projet, à sa discussion publique et à sa mise en œuvre. Enfin un enjeu passionnant...

Bertrand RENOUVIN

(1) Cf. Edouard Mir, *Libération* du 6 novembre

(2) par exemple la revue du MAUSS (Ed. La Découverte).